

Méthodologie de culture générale - Écrit et oral

Denis La Balme

ISBN : 978-2-7440-7342-7

2. La culture mise en œuvre : la dissertation en 7 étapes

Section 3 – Élaborer un plan

Exercice

Sujet : « Faire le mal ».

- Transformer le sujet (ici l'expression) en problème.
- Élaborer le plan détaillé.

Solution de l'exercice

L'expression « Faire le mal » pose en elle-même problème. La question n'est pas d'abord de savoir s'il faut faire le mal ou comment l'éviter, mais le problème porte précisément sur le fait même de le faire. *Fait-on réellement le mal ? Le mal est-il quelque chose qui se fait ?* Si oui, c'est dire que l'homme est responsable d'un mal qui produit des effets, qui *fait* quelque chose. Loin de *faire*, le mal n'est-il pas plutôt ce qui *défait*, qui détruit ce sur quoi il porte, cause le vide et la privation ?

Exemple de plan détaillé

Introduction

Parler des pulsions d'agressivité en tout homme. Cf. la psychanalyse : pulsions de mort ou *Thanatos*. Mais il n'y a pas toujours passage à l'*acte*.

Le problème ne porte pas d'abord sur le *mal*, mais sur le fait même de le *faire*. Fait-on le mal ? Le mal est-il quelque chose qui se fait ? L'*action* de faire le mal est donc à interroger : est-ce là une véritable action ?

I. L'homme peut faire le mal

A. L'action mauvaise

Le mal est ce qui objectivement va contre notre nature, ne contribue pas à notre bonheur. Il y a une objectivité du bien et du mal. L'homme est libre. Il peut opter pour le mal. La volonté est une faculté naturellement libre (Aristote). L'homme peut faire le mal, à lui et/ou aux autres. Cette possibilité même du mal découle de sa liberté.

B. Un exemple : la violence

Un exemple d'action mauvaise : la violence. Le violent va contre la nature libre de l'autre. La violence implique la négation d'autrui. Je peux contraindre l'autre, aller contre sa volonté ou faire fi de son consentement (ex. : agressions, vols, viols...).

II. L'homme fait plus ou moins le mal

A. Les circonstances atténuantes

Mais je n'ai pas toujours la volonté de *faire* le mal. Mon intention n'est pas forcément mauvaise. C'est ce qu'Aristote appelle l'acte involontaire par ignorance. Cas de l'homicide involontaire : je viens au secours d'une personne accidentée et, par mégarde, commets les mauvais gestes et le tue... Il y a malgré tout une part de

volontaire dans l'involontaire (au sens où l'on est volontaire de sa maladresse). La gravité de l'acte n'est pas nulle, mais atténuée (on parle de circonstances atténuantes).

B. Les circonstances aggravantes

Mais on peut aussi vouloir le mal pour le mal. Cas de l'action dite « gratuite ». L'acte est motivé par le mal lui-même. Saint Augustin, raconte, par exemple, qu'il a volé des poires... pour le plaisir gratuit de voler (*cf. Les Confessions*). Le mal est alors voulu pour lui-même, pour la pure jouissance de le commettre. En ce sens, l'homme *fait* bien le mal.

III. ... Mais on ne fait pas le mal quand on fait le mal

A. L'habitude du mal empêche de le *faire*

Le vice est l'habitude de faire le mal... qui réduit de plus en plus la liberté. Le mal n'est alors plus de l'ordre du choix. En ce sens, je *fais* de moins en moins le mal quand j'ai l'habitude de le faire. Je deviens esclave de mes désirs. C'est la définition même du vice : l'habitude du mal qui empêche absolument de choisir le bien.

B. Le mal comme privation du bien

Le mal est surtout, notamment pour saint Augustin, la privation du bien. Quand je fais le mal, je ne fais *rien* au sens où je ne fais rien de positif. Le mal détruit, n'apporte rien. Le mal est la privation de ce qui *doit* être, il est la privation du bien (je prive l'autre de sa liberté, de son corps, de sa vie, de ses biens, de la vérité, de son intégrité, de sa dignité...). Faire le mal, c'est en ce sens ne rien faire. Il y a une profonde négativité du mal.

C. Le scandale du mal

C'est parce que le mal ne fait rien, ou ne fait pas ce qui *doit* être fait, qu'il se remarque et qu'il scandalise. Le bien, lui, ne se remarque pas car il est ce qui doit être. Il y a une normalité du bien. D'où l'impression (illusoire) qu'on fait *beaucoup* quand on fait le mal.